

« Exhibit B » : retour sur une polémique sensible

La censure a changé de camp. Elle vient désormais aussi de mouvements de gauche et d'associations antiracistes qui n'hésitent pas à recourir à la violence. L'Observatoire de la liberté de création, en protégeant « Exhibit B » de Brett Bailey, a écrit une nouvelle page de son histoire.

Agnès TRICOIRE, déléguée de l'Observatoire de la liberté de création, fondé par la LDH

Le 27 novembre 2014, une manifestation appelée par quelques militants d'Ensemble, rejoints par la Brigade anti-nérophobie (BAN) et par le Conseil représentatif des associations noires de France (Cran), se déroule à dix-huit heures, devant le théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis (TGP). L'Observatoire de la liberté de création est là, ainsi que des militants de la LDH et du Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples (Mrap). Nous avons été alertés en amont par le théâtre mais aussi par la pétition pour dénoncer l'œuvre de Brett Bailey, « Exhibit B », et en demander l'annulation, pétition qui avait fini par rassembler quelque vingt mille signatures.

L'œuvre fonctionne ainsi. Les spectateurs entrent dans un sas et sont appelés, un par un, à progresser dans une installation performance évoquant, tableau après tableau, les zoos humains, l'esclavage, la colonisation, la dégradation des Noirs au rang d'objets pour mieux justifier leur souffrance, les premières expérimentations nazies menées au Congo et au Swahiland, puis, pour la période contemporaine, les sans-papiers « objets trouvés », et les morts d'étouffement pendant les « mesures d'éloigne-

ment ». Le parcours dans les sous-sols du TGP finit sur la scène : un chœur namibien, quatre chanteurs aux voix magnifiques, dont on ne voit que la tête dépasser d'un caisson blanc, sont surplombés de photographies de têtes réduites. Tout au long du parcours, chaque performeur a pour mission de capter le regard du spectateur et de le forcer ainsi à se voir regardant. En changeant la nature du regard porté sur ces scènes dont les cartels déclinent impitoyablement les horreurs que des Blancs ont fait subir aux Noirs, Brett Bailey met en scène la façon dont nous, aujourd'hui, d'où que nous venions et quelle que soit notre histoire, pouvons faire face à ce passé encore présent de domination ethnique.

Un communiqué proposé à signature

Une précision encore, aucun Noir n'est montré dans une cage. Certes, une image circule sur Internet d'une femme dans une cage avec la mention, sur un écriteau, « Les Noirs ont été nourris », en français et en anglais, mais la légende de cette photo indique qu'il s'agit de la représentation d'Avignon, en juillet 2013. A cette époque, le spectacle est salué par la critique, et le sociologue Eric Fassin écrit dans *Libération*, le

25 juillet : « Mais, dira-t-on, l'artiste ne redouble-t-il pas la violence raciale qu'il prétend dénoncer ? A Berlin, des associations noires se sont indignées qu'un Blanc donne en spectacle, une fois encore, des Noirs. Mais on peut lire à la sortie, en réponse, comment les interprètes, recrutés sur place, revendiquent leur engagement dans ce projet. » Et encore : « Si l'installation est "bonne à penser", c'est qu'elle propose une leçon actuelle sur la race autant que sur le racisme. » En tous cas, ce tableau a été supprimé des représentations parisiennes. Le 27 novembre, les caméras des journalistes sont là. Jean Bellorini, le directeur du TGP, parle avec les manifestants, certains d'entre nous, aussi : « Vous êtes pour la liberté d'expression d'un spectacle raciste. » Une semaine avant, la LDH, la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (Licra) et le Mrap ont pourtant publié un communiqué, qui dénonçait les demandes d'interdiction que les opposants avaient rendues publiques et fait parvenir au préfet, « Comme si la représentation de la façon dont les préjugés racistes ont pu aboutir aux situations les plus abominables, comme l'esclavage, les discriminations coloniales, les humiliations, les zoos humains, n'avait

plus aucun sens aujourd'hui. Comme s'il n'était plus convenable ou utile de montrer comment l'être humain est capable de se comporter quand il se croit supérieur, grâce à la couleur de sa peau.» Nos trois organisations rappelaient que, dans la France d'aujourd'hui, «*dont les préjugés racistes n'ont pas disparu, loin s'en faut, [...] l'art doit être libre de contribuer à la lutte contre ce fléau, et [...] nul ne saurait interdire à un artiste de représenter la souffrance qui en résulte, dès lors qu'il n'en fait pas l'apologie. [...] Il n'est pas admissible de faire un procès d'intention à l'artiste au motif qu'il est blanc, la lutte contre le racisme étant universelle et ne pouvant dépendre de la couleur de la peau, des origines ethniques ou des convictions religieuses de ceux qui la portent.*»

La manifestation dégénère et devient violente

Ce communiqué est alors proposé à la signature du Cran qui, après une longue hésitation, préfère se joindre aux manifestants appelant à l'annulation du spectacle. Donc, le fait que trois associations antiracistes soutiennent ce spectacle et disent clairement qu'il n'est pas raciste ne suffit pas à convaincre les manifestants, qui dénoncent un spectacle fait par un Blanc pour des Blancs, et mettent nos organisations dans ce panier.

Les manifestants font tomber les barrières, gravissent les marches, et brisent l'une des portes de verre du théâtre. Quelques militants pénètrent dans le théâtre en hurlant. Les personnels du théâtre protègent les spectateurs qui ont pu entrer avant, sous les huées et les injures (après, plus personne ne le pourra), dont une classe de première d'un lycée de Saint-Denis, terrorisée. La police finit par arriver, fait sortir les manifestants. Les pieds dans les gravats de verre, nous entamons avec Jean Bellowini une phase de négociation avec deux représen-

On ne peut être ému que par ce que l'on connaît, voit, appréhende.

L'humiliation ressentie ici n'est donc pas due à l'œuvre, que ses opposants ont refusé de voir, mais au discours sur l'œuvre, un discours qui déforme.

© CBASTIDE. « DEVELOPPEMENT SÉPARÉ DES RACES ». PERFORMEUSE PAULINE MAURICE



tants de la BAN, se présentant comme émissaires des opposants. Pendant ce temps, deux représentations ont lieu.

La discussion est instructive. La BAN convient que le spectacle n'est peut-être pas raciste, assume la violence car elle fait venir les médias, et répond que si la violence a choqué, c'est tant mieux, comme ça, nous comprenons ce que les Noirs subissent tous les jours. L'important, c'est de faire passer ses idées : seuls les Noirs peuvent défendre les Noirs.

Nous voilà tous renvoyés, par un préjugé raciste qui répond au préjugé raciste dont sont victimes les Noirs, au statut de personnes blanches qui n'ont pas voix au chapitre. Cette position est déjà explicite dans la pétition qui demande l'annulation d'« Exhibit B » : «*Il est déjà surprenant que dans des quartiers mixtes au nord de Paris, on invite la population multiethnique à venir apprendre sur le racisme d'un Sud-Africain blanc.*» Brett Bailey n'est qu'un Blanc. Il n'a pas le droit de par-

ler de l'esclavage ou du racisme. Il ne faut surtout pas chercher un terrain commun, car le verdict tombe comme un couperet : «*On ne se laissera pas intimider par vos histoires de liberté d'expression et de démocratie, car au nom de ces principes, vous avez organisé les pires crimes contre l'humanité noire.*»

Le temps de la médiation

Ensuite, nous commençons avec le public la médiation que nous ferons tous les jours avec lui. Les discussions avec les spectateurs, à commencer par cette classe de première de Saint-Denis, démontrent, la plupart du temps, le fossé entre la réception de l'œuvre et ce qui est dénoncé par les opposants. Ces élèves de toutes origines sont choqués. Pas par « Exhibit B », mais par l'impossibilité qu'ils découvrent de pouvoir « aller leur parler », à ces manifestants dont ils considèrent qu'ils sont dans le contresens. Apprentissage douloureux, celui du dialogue impossible, vécu



jusqu'au bout par ces jeunes que les manifestants ont trouvé malin de courser quand ils sont sortis du TGP pour rentrer chez eux. Nous avons, comme ces jeunes lycéens, éprouvé au plus profond de nos convictions cet échec : partager le combat antiraciste des opposants à « Exhibit B » et nous retrouver face à eux, pour défendre une œuvre qui lutte contre le racisme.

Les membres de l'Observatoire ont accompagné les spectateurs jour après jour au TGP puis au Cent-quatre, à Paris, et se sont relayés pour qu'une prise de parole soit possible et qu'un lieu serein de dialogue soit ouvert à toute discussion. Certains spectateurs sont très critiques. Mais ils ont fait l'effort de venir voir. Avec tous, la discussion est passionnante.

L'Observatoire de la liberté de création a demandé aux deux théâtres d'organiser un débat public. Des invitations ont été lancées, et le Collectif contre « Exhibit B » a refusé de prendre la parole. Ce n'est donc pas le débat que les opposants au spectacle

recherchaient, mais seulement la caisse de résonance médiatique. Face au refus des forces de police d'en assurer la sécurité, les deux théâtres ont renoncé.

Examen des arguments critiques

Pour ne pas rester sur cet échec, examinons les arguments critiques. Puisque demande de censure il y a eu, il est impossible de les détacher de leur finalité rhétorique, celle de l'annulation de l'œuvre.

- « Où est le colon avec son fouet ? Et pourquoi toujours montrer les Noirs dans une position inférieure ? C'est du voyeurisme ! » E. Fassin a répondu, dans l'article précité : « *la différence entre les exhibitions d'antan et cet "Exhibit" ; c'est la place du spectateur, qui figure dans la liste des matériaux : ainsi, pour "l'origine des espèces", "cartes, trophées (têtes d'antilopes, deux Pygmées), accessoires anthropologiques et spectateurs" »*. Cette place est assignée d'entrée : une jeune femme de couleur impose le

Les spectateurs entrent dans un sas et sont appelés, un par un, à progresser dans une installation performance évoquant, tableau après tableau, les zoos humains, l'esclavage, la colonisation... Chaque performeur a pour mission de capter le regard du spectateur et de le forcer ainsi à se voir regardant.

silence complet avant d'appeler dans un ordre aléatoire, à intervalles réguliers, le numéro de chacun ; et, dans ce jeu disciplinaire, le public d'Avignon se découvre blanc. Surtout, le regard se renverse : le spectateur n'est pas voyeur, car il est vu. Immobiles, ces hommes et ces femmes nous regardent – même le gisant. Leurs yeux nous suivent, et c'est nous qui finissons par les baisser. Avec ce dispositif, on n'est pas *au zoo* ; on est *dans* le « zoo humain ». On peut critiquer le dispositif, dire qu'il ne fonctionne pas pour soi, et nous l'avons entendu de certains spectateurs. Mais tout spectateur prend le risque qu'un dispositif artistique ne fonctionne pas pour lui.

- « *Ils ont arrêté le spectacle de Dieudonné parce qu'il choquait la communauté juive. Ici aussi, si on voit que cela choque une communauté, il faut arrêter.* » Nous n'en avons pas fini d'essuyer les plâtres de la calamiteuse initiative de Manuel Valls contre le spectacle de Dieudonné, en effet. La LDH avait dénoncé l'interdiction a

priori de son spectacle, dont on voit qu'elle a donné, de façon durable, un sentiment de deux poids, deux mesures. D'autant que le tribunal administratif de Paris refuse d'interdire « Exhibit B », qui « *a pour objet de dénoncer, sans ambiguïté, l'asservissement des populations noires lors de la période coloniale ainsi que des traitements contraires au principe de respect de la dignité humaine ou aux droits de l'Homme dans le monde contemporain* » (ordonnance de référé du 9 décembre).

« On ne nous entend pas »

- Autre facette de ce sentiment d'injustice : « on ne nous entend pas ». De fait, tous les responsables politiques, le maire de Saint-Denis et ses adjoints, la maire de Paris, la ministre de la Culture et de la Communication, affirment leur soutien au TGP et au Centquatre.

Rokhaya Diallo, dans *Regards*, le 10 décembre, dénonce « *le mépris et l'arrogance avec lesquels les responsables de ces institutions ont accueilli leurs objections* ». Selon elle, « *la newsletter du 104 qualifiant "Exhibit B" d'"œuvre artistique d'une force et d'une clarté incontestable" balayait d'un revers de main le ressenti plus que légitime des manifestants noirs, pourtant en capacité - du fait de leur expérience de victimes du racisme - de mesurer la "clarté" du message* ». Or, pour apprécier la clarté du message d'une œuvre, encore faut-il accepter d'aller la voir... Rokhaya Diallo, qui ne semble pas l'avoir vue, affirme qu'« *on ne peut pas ignorer l'émotion de celles et ceux qui se sentent blessés et insultés, quelles que soient les intentions initiales de l'artiste* ». Là encore, on ne peut être ému que par ce que l'on connaît, voit, appréhende. L'humiliation ressentie n'est donc pas due à l'œuvre, que ses opposants ont refusé de voir, mais au discours sur l'œuvre, un discours qui déforme.

L'émotion, piège rhétorique, est le recours de tous les censeurs amateurs qui demandent qu'une œuvre soit cachée aux regards de tous au nom de leur sentiment particulier. Chacun peut appeler à une « légitime » émotion un groupe de personnes ayant des caractéristiques communes pour les alerter sur le fait que telle ou telle œuvre serait attentatoire à ces caractéristiques communes érigées en valeurs qu'il faut défendre contre l'art. C'est ainsi que *Piss Christ* d'Andres Serrano est devenue une œuvre blasphématoire (qu'elle n'est pas, d'ailleurs). Je pourrais continuer la liste des œuvres que nous avons défendues à l'Observatoire, contre les catholiques intégristes (*Sul concetto di volto nel figlio di dio* de Romeo Castellucci, au théâtre de la Ville, et « Golgota Picnic » de Rodrigo Garcia, au théâtre du Rond-Point)⁽¹⁾, contre les évêques (La cène revue par François et Marithé Girbaud), contre une ville cédant à une pression de musulmans (*Silence* de Zoulikha Bouabdellah à Clichy, en janvier 2015)⁽²⁾, contre les nostalgiques de l'Algérie française (Zineb Sedira, à Vallauris)⁽³⁾ : il y a toujours, contre l'artiste, un groupe ému qui ne comprend pas pourquoi on ne l'écoute pas, lui et lui seul, et qui veut réguler le visible pour l'ensemble de la population.

Face à ces revendications démultipliées, à cette censure privatisée, le rôle des institutions culturelles est de tenir leurs engagements de montrer les œuvres, puisque c'est leur mission. Il est très paradoxal de le leur reprocher. Si un groupe raciste demande l'interdiction d'un spectacle joué par des Noirs, sur l'esclavage par exemple, au motif qu'il donnerait une mauvaise image des Blancs, quelle sera l'attitude des manifestants ? Ce cas de figure s'est produit avec l'Alliance générale contre le racisme et pour le respect de l'identité française et chrétienne (Agrif), qui manie la rhétorique

« **L'important, pour la Brigade anti-nérophobie, c'est de faire passer ses idées : seuls les Noirs peuvent défendre les Noirs. Nous voilà tous renvoyés, par un préjugé raciste qui répond au préjugé raciste dont sont victimes les Noirs, au statut de personnes blanches qui n'ont pas voix au chapitre.** »

(1) Voir le communiqué de l'Observatoire sur www.ldh-france.org/L-Observatoire-de-la-liberte-de-3811/.

(2) Exposition « Femina » annuelle à Clichy, voir le communiqué de l'Observatoire sur www.ldh-france.org/lexposition-femina-ferme-ses-portes-assistance-exposition-en-danger/.

(3) Voir communiqué de l'Observatoire sur www.ldh-france.org/La-mairie-de-Vallauris-ne-doit-pas/.

du racisme anti-Français, notamment contre les rappeurs. Sans succès, et c'est heureux.

D'« Exhibit B » à Mein Kampf

- Le lendemain de la première, l'une des leaders du Collectif contre « Exhibit B », la chanteuse Bams, dans « Ce soir ou jamais », affirme, pour justifier la censure, qu'elle réclame que ce n'est pas à un artiste d'aborder l'Histoire : « *Je n'ai pas lu Mein Kampf parce que c'est interdit, en France, par contre cette histoire je la connais, et je suis ravie que mes enfants ne puissent pas lire Mein Kampf.* » Jacques Testard s'étonne qu'elle mette sur le même plan un programme politique et un spectacle qui dénonce le racisme, mais cela ne l'émeut pas une seconde...

- Amandine Gay, sur Slate.fr, souligne que le spectateur peut reproduire la domination coloniale. Certes, aucune œuvre n'est à l'abri d'un contresens, mais les lectures erronées des œuvres ne peuvent conduire à les interdire... sous peine de vider les bibliothèques et les vidéothèques... Elle ajoute : « *Certains défenseurs du spectacle affirment qu'il faut nécessairement avoir vu "Exhibit B" pour légitimer son avis sur la question. Mais le pouvoir et la parole étant blancs, un Blanc qui utilise des Noir-e-s pour illustrer l'histoire raciste de l'Occident ne subvertit pas le pouvoir, il l'incarne et perpétue le même racisme qu'il entend dénoncer. Les personnes qui ne veulent pas voir "Exhibit B" se battent pour la reconnaissance de la dignité des Noir-e-s, le respect de leurs souffrances, de leur histoire. Refuser que l'argent public vienne soutenir un projet qui perpétue cette image dégradante et cette instrumentalisation pour s'ériger en antiracistes est une position idéologique, qui ne requiert pas de dépenser le prix du billet.* » L'argument, qui tourne en boucle chez les opposants, relève du procès d'intention, d'un cliché



© DR

lui-même raciste (l'artiste blanc qui « utilise » des Noirs...). Non, Brett Bailey n'utilise personne, et les acteurs performeurs, qui se sont fait traiter de sales Noirs et de traîtres, sont – il suffit de les lire⁽⁴⁾, de parler avec eux ou avec la directrice de la troupe – engagés dans ce spectacle pour l'inverse de ce qu'en disent ceux qui ne l'ont pas vu. Ils participent, de façon volontaire et engagée, à une œuvre, et, disons-le, le font avec une extraordinaire humanité, une profondeur, une douceur assez saisissantes. Eux aussi se battent pour la dignité des Noirs.

Un spectacle pour les Blancs ?

- Enfin, il s'agirait d'un spectacle pour les Blancs. Qui leur donne bonne conscience à pas cher. Les Noirs, qui savent déjà, n'auraient rien à en apprendre. Cet argument, nous l'avons entendu de quelques spectateurs. La polysémie d'une œuvre entraîne la diversité de sa réception. Mais la plupart disaient le contraire. Et ils étaient loin d'être tous blancs. Or la parole de ces spectateurs défendant l'œuvre a été escamotée dans le débat. La prise de parole, au nom d'une communauté, est toujours invalidée par ceux-là mêmes qui sont censés composer cette communauté. Dans un retournement assez spectaculaire, E. Fassin écrit le 28 novembre, dans *Le Monde*: « Ces acteurs noirs sont, pour les spectateurs blancs, comme un reproche vivant; mais aux minorités raciales venues découvrir l'installation, que disent

Le 27 novembre 2014, les manifestants se regroupent devant le théâtre abritant « Exhibit B ». Ils feront ensuite tomber les barrières, graviront les marches, briseront l'une de ses portes avant d'y pénétrer en hurlant.

(4) Moi, Guillaume Mivekanin, comédien d'« Exhibit B », www.lepoint.fr/culture/moi-guillaume-mivekanin-comedien-d-exhibit-b-12-12-2014-1889086_3.php.

et leur regard et leur silence? La polémique m'a donc amené à le comprendre, l'esthétique du spectacle pose problème: selon notre expérience, et donc notre apparence, nous n'y voyons pas forcément la même chose, sans que cette réception différenciée soit prise en compte dans la mise en scène. » Cette assertion suppose que les spectateurs blancs sont incapables de se vivre comme Noirs et de se mettre à leur place. Or, précisément, le dispositif artistique le permet. Concernant les spectateurs noirs, c'est un bien étrange propos pour un sociologue qui n'est, à aucun moment, venu voir au TGP ou au Centquatre quel était le public, comment il était composé, et comment il réagissait à l'œuvre. Eric Fassin ne peut donc affirmer que « l'antiracisme ne peut pas faire abstraction des premiers intéressés », sauf à dénier aux spectateurs noirs le droit d'avoir une opinion divergente de celle qui est portée par la contestation. Les discussions que nous avons eues avec tous montrent que, quelle que soit leur couleur de peau, ils sont majoritairement convaincus que cette œuvre est nécessaire, malgré le très profond bouleversement qu'elle provoque. Le Blanc est tellement là dans l'œuvre, en dépit de son absence physique, par le mal qu'il a fait, que le risque, réel, que prend Brett Bailey, c'est que les Noirs en sortent en le haïssant. Et cela demande un effort sur soi terrible, de ne pas haïr. Car la haine se nourrit de tous les faits qui, jour après jour, parole raciste

après parole raciste, acte violent après acte violent, viennent l'attiser. Cette permanence du rejet de l'autre explique en grande partie l'opposition au spectacle: le reproche qui lui est fait de ne montrer que l'aspect victimaire de l'histoire des Noirs, et d'en escamoter les héros, est parfaitement audible (même si une œuvre n'est jamais exhaustive, elle n'est pas une encyclopédie), s'il reste dans la critique et ne contribue pas à une demande d'annulation.

Vers une réflexion et une action

Cette affaire révèle un besoin de s'appropriier sa propre histoire, par le biais de la représentation artistique. Il est urgent que cette polémique débouche sur une réflexion et une action. Il est parfaitement exact et problématique que la présence de non-Blancs est minoritaire dans les institutions culturelles, que ce soit dans l'administration ou dans les spectacles. Et quand ils peuvent s'exprimer, chacun est assigné à un rôle prédéfini dont il est extrêmement difficile de sortir. Les musiciens noirs font du rap ou du jazz, rarement de la musique classique. Les comédiens arabes jouent plutôt les voyous que les chefs d'entreprise. Quant aux metteurs en scène... ils sont rares à ne pas être blancs. Les habitus du milieu culturel doivent donc changer, et il en va de la responsabilité des institutions et des politiques.

Lors des discussions avec des représentants d'associations travaillant sur la mémoire de l'esclavage, il a été demandé, par l'un d'entre eux (qui voulait, avant de l'avoir vue, son interdiction!) l'adaptation d'« Exhibit B » en film pour que celui-ci puisse être diffusé au plus grand nombre. Si « Exhibit B » n'est pas transposable en film, puisque cette œuvre repose sur une expérience sensible qui n'est pas reproductible par la caméra, plus grand hommage ne pouvait lui être rendu. ●